

Escalier B, étage 3.

Michel Juste

La médecine d'urgence m'a toujours plu et quand j'ai quitté le service des urgences du centre hospitalier, je n'ai pas voulu m'installer tout de suite comme je l'avais initialement prévu. J'avais terminé mon internat et mes trois ans d'assistantat. Je ne dis pas que j'avais fait le tour de tout ce qu'il était possible de voir aux urgences, mais j'avais appris pas mal de choses et mon expérience était rassurante pour moi. J'avais même fait un peu de SAMU. Alors j'ai accepté, sans aucune appréhension, de passer quelques mois comme médecin de nuit.

Le salaire était intéressant, j'avais du temps et pas de lien familial, donc j'ai donné mon accord à la proposition d'Olivier pour faire partie de leur équipe.

Travailler la nuit, rouler la nuit, mais surtout chercher une adresse et un nom, sont des épreuves qui m'ont marquée, maintenant que je repense à cette expérience. Et personne pour vous renseigner, à part l'ultime poivrot, ou le promeneur de chien qui a dû céder aux envies de son compagnon à quatre pattes ou aux ordres de sa femme.

Cette nuit-là, vers deux heures du matin, un appel du centre : 13 rue des Balkans, escalier B, 3e étage, Madame Molkov a un malaise.

Je suis partie comme d'habitude, avec une motivation renouvelée, car on ne sait jamais sur quoi on tombe, et le résultat est presque toujours satisfaisant. Neutre parfois. Rarement négatif. En démarrant la voiture, j'étais toujours fière de pouvoir participer activement à la qualité de vie des habitants de la ville. J'ai tourné la clé, et puis j'ai réglé mon GPS. Le plaisir de l'action, l'excitation de la découverte.

La rue est assez triste. Un peu comme les Balkans. Mon expérience de cette région est limitée, et comme je n'ai pas de souvenir personnel, je me réfère à un passé récent ou même historique. La rue n'a rien à montrer, elle est vide, mal éclairée, avec des maisons banales et des voitures un peu pourries de chaque côté. La nuit flotte doucement, l'air s'est rafraîchi depuis tout à l'heure, quand je suis allée dans un restaurant pour relever un client qui ne se sentait pas bien.

J'arrive à trouver un bout de trottoir pour me garer. Un peu bancal, mais ça ira pour le temps passé. Je sors ma mallette et je cherche le 13. J'ai toujours ma torche et ma bombe dans ma poche pour m'éviter les zones d'ombre et me rassurer. Je n'ai jamais eu de problèmes, sauf une fois, en plein jour.

Le 15 et son escalier B. Le tableau des noms des résidents illuminé par ma lampe, et Madame Molkov. Trouvé. Je sonne. La porte s'ouvre. Je peux monter au troisième, c'est le dernier, et je prends l'ascenseur pour m'éviter de perdre du temps. C'est un vieux machin, un peu poussif, qui craque et qui descend un peu quand on y entre, il faut attendre la fermeture de la grille puis de la porte automatique avant que la programmation ne soit effective et que l'engin daigne se bouger. La maison est silencieuse, j'essaie de rester discrète en pleine nuit même si j'ai tendance à surestimer le bruit de mes interventions dans ce calme nocturne. Je bâille et je ferme les yeux en m'adossant à la paroi de la cabine.

La secousse d'arrivée semble me réveiller. Procédure inverse et ouverture de la porte automatique qui me fait entrer sur un palier avec quatre portes. Où est Madame Molkov ?

La lumière du palier fonctionne, ce qui est déjà une bonne chose et cela me suffit pour trouver mon bonheur. J'appuie sur la sonnette en espérant qu'elle ne va pas réveiller tout l'étage.

J'attends un peu, c'est normal. La porte s'ouvre et j'aperçois une vieille dame qui me regarde à travers les vingt centimètres d'écart qu'elle a bien voulu ouvrir.

— C'est pour quoi ? demande-t-elle.

— Je suis le médecin que vous avez appelé.

— J'ai appelé personne !

— Vous êtes bien madame Molkov ?

— C'est encore les Martinet qui ont appelé en donnant mon nom.

— Mais qui est malade ?

— Je ne sais pas ! Pas moi en tout cas. Mais si vous êtes là, c'est bien, il y a un mort.

— Un mort ? Où ça ?

— Demandez aux Martinet !

Je pense immédiatement à un problème cardiovasculaire qui aurait mal tourné, comme cela peut arriver. Sans rire, c'est assez fréquent en fin de nuit, en lien avec les sécrétions hormonales. S'il y a un mort, il faudra appeler la police pour la constatation. Je ne comprends pas bien pourquoi j'ai le nom de cette dame si elle n'est pas concernée. En tous cas, elle porte sa robe de chambre et a répondu rapidement à mon coup de sonnette. Bizarre en pleine nuit.

Claire Dubois, Monsieur et Madame Zacharia, Martinet. Les autres portes sont toutes étiquetées, ce qui n'est pas si fréquent, l'absence d'indication provoque parfois des méprises dont on pourrait se passer.

Je sonne chez les Martinet.

Du bruit, un truc qui tombe par terre, une voix qui exprime un reproche, puis un ordre. Sur quoi je vais tomber ? La porte s'ouvre.

— Ah, c'est vous, enfin ! dit la femme que j'aperçois dans un nuage de fumée.

— Bonsoir, dis-je un peu sur un ton hésitant. Vous nous avez appelés ?

— C'est la vieille Molkov qui a appelé, il y a eu un incident.

— Quelqu'un est mort ? dis-je un peu trop rapidement.

— Vous savez déjà ?

— Non, c'est la vieille..., c'est madame Molkov qui m'a prévenue.

Elle me fait entrer dans le logement et je la suis machinalement. Le spectacle me réveille un peu. De la fumée, un homme en pyjama avec un clope, assis sur un canapé en train de regarder une série débile à la télé.

— Vous savez où est le corps ? demandé-je à la femme qui doit être Madame Martinet sans nul doute.

— Quel corps ?

— Le corps du mort, pour lequel on m'a appelé !

— Ah, le vieux salaud ? Il était chez Claire.

— Claire ? dis-je en me remémorant les noms sur les étiquettes. Claire Dubois, le logement d'à côté ?

— Ouais ! dit la femme en envoyant une grosse bouffée de fumée vers le plafond, c'est l'étudiante qui l'a vu en premier.

— En premier ou en dernier ? repris-je.

La femme me regarde l'air bête, et l'homme sur le canapé nous dévisage avec un air de reproche.

— Pouvez pas discuter ailleurs ? Vous allez réveiller les voisins et je vais devoir augmenter le son.

— Bon alors, il est où le mort ! dis-je en insistant à voix basse.

La femme me pousse par l'épaule jusqu'à l'entrée de l'appartement et se penche vers mon oreille pour ne pas crier. J'ai droit à un festival d'odeurs diverses, dont celle du tabac qui n'est pas la pire.

— Vous êtes sympa, je vous emmène chez Claire !

Nous ressortons sur le palier pour aller chez Claire qui a laissé sa porte ouverte. C'est un petit logement, et quand madame Martinet allume le plafonnier, je vois une grosse différence avec le sien. L'ambiance est sympathique, saine je dirais. Ressemblant bien à un studio occupé par une jeune femme, un peu comme celui que j'occupais étant étudiante.

— Madame Dubois ? lancé-je un peu au hasard pour chercher l'habitante.

— Vous fatiguez pas, elle est pas là.

— Et le corps du décédé ?

— On l'a mis dans le coffre.

— Le coffre ?

— Ben oui, celui de la Xantia. La petite Claire a une vieille Panda, alors vous pensez !

— Mais, mais, ... Je ne pense pas. Il ne faut pas toucher aux morts avant qu'on ait fait les constatations de décès.

— Constatation de quoi ?

— Du décès. Pour prouver qu'il est bien mort, et de mort naturelle.

— Naturelle ? Vous appelez ça comme ça ? C'est la mère Zacharia qui va être surprise !

— La mère Zacharia ? Madame Zacharia qui habite aussi à l'étage ?

— C'est elle qui a commencé.

Je commence à ne plus rien comprendre et à me sentir mal à l'aise, à la limite de ne plus rien maîtriser. Et ça, un médecin n'aime pas. Je ne pense pas qu'ils se foutent de moi, mais j'ai l'impression d'être dans un monde particulier, comme si la nuit avait fait tomber un voile d'illogisme et m'avait plongée dans une atmosphère à la façon d'Edgar Poe.

— Madame Zacharia a vu quoi, et fait quoi ? insisté-je.

— Elle a vu son ancien mari. Son ex on dit, maintenant.

— Le mort ?

— Il était pas mort. Mais quand Irène l'a aperçu, elle a sorti un couteau et l'a embroché vite fait.

Je crois que je vais craquer. Cela fait une demi-heure que je tourne en rond pour me retrouver au milieu d'une scène de ménage sordide avec plusieurs acteurs. J'ai droit à toute la tribu ce soir.

— Mais il faut appeler les flics ! Enfin, la Police et vite ! dis-je.

— Les cognes ? Pour ce salaud ? Tu rigoles ? On va le benner dans un étang demain matin et vogue le navire !

— Mais vous n'avez pas le droit de faire ça. Je dois faire un rapport !

Je comprends tout de suite ma bêtise en disant ça. La femme me regarde avec des yeux ronds d'hyperthyroïdienne et la porte de son logement s'ouvre au même moment, laissant passer la tête de son mari.

— Tout se passe bien ? Ne faites pas trop de bruit ! Marthe, tu pourrais servir quelque chose à la toubib, elle a l'air un peu fadasse !

— Je crois aussi ! Allez viens, on va boire un coup ! dit Marthe en me passant son bras sur mes épaules.

J'accepte de boire un coup. J'évite le vin de la bouteille entamée, et ne voyant guère de boissons décentes genre thé ou café, je dis oui quand on me propose un petit cognac. Au moins je peux faire semblant de siroter. Je me sens un peu forcée. Et surtout bien obligée maintenant de recoller les morceaux sans m'impliquer de trop.

— Si je comprends bien, il y a le corps de l'ex de Madame Zacharia dans votre coffre de voiture ? Vous êtes sûrs qu'il est mort ?

— Ah ben ! Ça m'étonnerait qu'il se barre, ce con, après le coup de hache que je lui ai donné, dit monsieur Martinet en rigolant.

Je vois qu'il y a de la publicité à la télé et qu'il nous regarde. Et moi je me sens partir doucement.

— Oh, là ! La petite toubib ! Font trop d'heures, ces jeunes-là. Fous-lui une petite claque et qu'elle boive son cognac ! dit l'homme.

— Et le travail de nuit, c'est pas fait pour une femme, dit Madame Martinet.

— Ils appellent ça le beurnaoutte. J'ai vu aux infos.

Je ne pense pas m'être assoupie trop longtemps. Je rouvre un œil puis l'autre pour voir le même cauchemar. Le couple Martinet penché sur moi et qui m'observe, bienveillant et souriant en me voyant émerger.

— Et Claire ? dis-je. Elle a vu le mort juste avant qu'il ne meure ?

— C'est elle qui est la cause de tout le carnage !

— Comment ça ?

— Le vieux salaud a suivi Claire et il a essayé de se la faire. Il l'a frappé et ça a fait du bruit quand Claire s'est débattue. Vous pensez ! Et même que le salaud a dû ressortir sur le palier. Claire hurlait partout et Irène est sortie voir.

J'essaye de tout enregistrer dans ma tête, reclassant les événements dans l'ordre et en tentant de bien déterminer les responsabilités et la chronologie.

— Et alors ? dis-je.

— Alors Irène a reconnu son ex. Et elle a dit « Salaud, t'as pas changé » et elle l'a saigné avec son couteau planté dans le bide.

— Et vous ?

— Moi je suis sortie voir comme d'habitude. Et ce gros con s'est précipité sur moi en barbouillant du sang partout. Ça a foutu un boucan comme pas deux, René a trouvé que c'était suffisant, il a pris sa hache et il l'a plantée dans le crâne du gars.

— Sa hache dans son crâne ? Il a une hache, dans l'appartement ?

— Pour se défendre et couper des trucs. La preuve que c'est utile. Les armes à feu, c'est trop dangereux et ça fait du bruit.

— Et Madame Molkov dans tout ça ? dis-je dans un effort surhumain de mémorisation.

— Elle a pas apprécié la mère Molkov ! Car le gars est ressorti avec la hache dans le crâne et il a défoncé sa porte et renversé la cage des perruches qui se sont barrées. Elle est gentille la mère Molkov, mais faut pas toucher à ses perruches !

— Bien, dis-je en me redressant et en arrangeant ma voix malgré mon anxiété, je commence à suer, c'est peut-être le cognac. Maintenant il faut appeler la police, repris-je.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Il est mort et c'était un con, dit René. Mais il faut le papier de décès pour Irène, comme quoi son ex est crevé, elle aura peut-être un héritage !

— Oui, mais il n'est pas mort d'une maladie ou de vieillesse !

J'ai beau insister, je perds mon temps à vouloir faire appeler les flics et je n'ose pas les appeler moi-même de peur qu'il ne m'arrive quelque chose. Je demande à voir Claire qui est la seconde victime encore vivante et qui a été agressée. Je peux l'aider. Ils me répondent qu'elle est là-haut avec un signe désignant un endroit supérieur. Je crois, juste un court instant, qu'ils me signifient qu'elle est morte et au ciel, mais je comprends enfin qu'elle s'est réfugiée sur le toit. Cela me rassure. Ils me montrent le passage pour y arriver. Je passe ma tête à travers la tabatière. La nuit. C'est magnifique, ce ciel bleu et cet air frais qui vous inondent le visage. Cela me fait un bien immense. On voit même quelques étoiles, malgré les lumières de la ville, plus bas. Le toit n'est pas pentu, presque plat et je sors pour rejoindre l'ombre assise un peu plus loin, près de la cheminée.

— Salut, Claire !

— Salut.

— Tu aimes bien te réfugier ici ?

— Oui, c'est à la fois beau, isolé et propice à la méditation.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé en bas, tout à l'heure ?

— Oh rien, un imbécile a essayé d'abuser de moi, mais je me suis défendue et il s'est échappé.

— Tu veux porter plainte pour agression ?

— Aller au poste de police ? Pourquoi ? Je ne sais pas qui c'est et il ne m'a rien fait. Je préfère rester là et profiter du paysage.

— Tu aimes bien la nuit ?

— Oui, c'est beau une ville la nuit. On a l'impression que tout est calme, stable et pacifique. Comme l'océan. Un océan urbain. Et on a la lune comme réverbère.

J'entends pourtant les Martinet qui s'engueulent un peu plus bas et j'aperçois une perruche qui volète à côté de nous et qui se réfugie sur une cheminée.

Je ne me mets pas en méditation, mais je pense au boulot que je fais. J'ai choisi de travailler la nuit parce que j'aime ça, je tente d'en compter les avantages et les inconvénients. Le silence qui m'entoure favorise ma réflexion, et je me plonge peu à peu dans une hypnose sereine et scintillée d'étoiles.

Quand je me suis réveillée, j'étais au volant de ma voiture arrêtée, garée sur un parking en épi, le long d'une petite avenue du 20e. J'avais encore un papier en main. Un rapport d'agression sexuelle d'une jeune fille que j'avais envoyée aux urgences après discussion avec les voisins et la police qui était arrivée. Pas de papier gris de constatation de décès. La nuit entourait encore ma voiture, mais on sentait qu'elle cédait peu à peu la place à ce moment magique et paisible qu'on appelle le petit matin.

J'ai eu un mouvement de panique en pensant à ce qui m'était arrivé ou non. J'ai refait le parcours dans ma tête et me suis rendu compte que j'avais mélangé tout un fatras de souvenirs qui s'imbriquaient pour donner un assemblage horrible.

Je suis allée ouvrir mon coffre pour voir s'il n'y avait pas de cadavre. Je suis fatiguée, et je devrais me reposer un peu. Il avait raison René Martinet.